

Le temps retrouvé

Renald Bérubé, Jacques Allard, André Vanasse, Bernard Andrès, Lucie Robert,
Jacques Pelletier and Louise Dupré

Volume 25, Number 1 (73), Fall 1999

Rêver l'enfance : Littérature et psychanalyse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201459ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201459ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bérubé, R., Allard, J., Vanasse, A., Andrès, B., Robert, L., Pelletier, J. & Dupré, L. (1999). Le temps retrouvé. *Voix et Images*, 25(1), 7–29.
<https://doi.org/10.7202/201459ar>

1967-1975

Au début fut *Voix et images du pays*

Renald Bérubé, Université du Québec à Rimouski

Il s'agira donc ici d'un bref récit d'enfance. Avec ce qu'il y aura de vrai et de faux dans ses dires, ainsi que tel est toujours le cas quand les enfants de ce temps-là entreprennent aujourd'hui de raconter les faits du temps jadis sinon de l'«ancien temps».

Déjà, l'intitulé de ce récit contient une erreur. C'est-à-dire qu'il ne remonte pas assez loin dans la généalogie pour rendre compte de la première origine, de la toute petite enfance. Il faut donc recommencer.

Tout au début, il y eut la livraison numéro 1 des «Cahiers de Sainte-Marie» intitulée *Littérature canadienne*, sous la direction de Raymond Turcotte. Cela se passait en l'an 1966, dans le sillage de la Révolution tranquille. Sur le plan de l'institution littéraire ou de l'identité, nous en étions là, à lire des textes canadiens, l'adjectif devant s'entendre ainsi que le nom du club dans «les Canadiens de Montréal»: il s'opposait, disons, à *Canadian*, pour emprunter au titre d'un livre de l'historien Michel Brunet.

Il faut aussi noter que quelques-uns des collaborateurs de cette livraison étaient frais émoulus de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal qui, en 1962, avait mis sur pied, grande première, un certificat de littérature canadienne-française à l'intérieur de son programme de licence ès lettres. À côté de l'enseignement de la littérature française, il y avait dorénavant celui de la littérature c.-f. Petits pas tranquilles, étapes mesurées ou songées d'une littérature ou d'un lieu qui se faisait, en ébullition ou en effervescence contrôlée.

Puis il y eut, en l'an 1967 du Centenaire de l'AABN et de l'Expo de Montréal marquée au sceau d'un Balcon, la livraison numéro 4 des «Cahiers» déjà nommés. Livraison intitulée *Voix et images du pays* et sous-intitulée *Littérature québécoise*, sous la direction de Jacques Allard. Ce dernier étant, peu de temps après,

parti en terre française poursuivre ses études doctorales, le directeur des « Cahiers », Robert Lahaise, me demanda de bien vouloir diriger une nouvelle livraison portant sur la littérature... — sur notre littérature. Ce que je fis. Le numéro fin prêt, il fallait encore lui trouver un titre. Après *Littérature canadienne* et *Voix et images du pays*, quoi, quel titre trouver? J'en discutai avec Maximilien Laroche; ce fut rapide et net, nous étions du même avis: *Voix et images du pays II*. Qui parut en 1969. Une collection était née à l'intérieur des « Cahiers », qui allait obliger l'ajout d'un *I* à la réédition de *Voix et images du pays*.

Il y aurait neuf numéros nommés *Voix et images du pays*. Qui, à partir du *III*, furent publiés par les Presses de l'Université du Québec dirigées par Thomas Déri, le Collège de Sainte-Marie étant devenu, avec d'autres institutions, partie de l'UQAM, et donc du réseau UQ, qui ouvrit ses portes à l'automne de 1969. Les structures démocratiques ayant leurs droits qui allaient beaucoup aider le directeur de la revue (non: le « responsable » de la « collection ») dans son travail, *V&IP* se dota d'un comité de rédaction et d'un groupe de correspondants à partir de son numéro *VI*, en 1973.

Quand je quittai l'UQAM pour l'UQAR en 1975, Jacques Allard me succéda, à qui j'avais succédé. La « collection » des PUQ devint alors une revue à périodicité fixe, vieux rêve devenu réalité. Le pays disparut — on nous avait souvent dit que cet intitulé ressemblait trop à *Voix et images de France* —, et l'analyse structuraliste ou textuelle, pour dire les choses plutôt brièvement, allait prendre le pas sur les lectures sociohistoriques. La littérature québécoise existait, il s'agissait dorénavant de lire ce texte littéraire selon un ou des point(s) de vue littéraire(s), alors même que le politico-historique, toujours important, serait abordé.

En toute brièveté, je retiendrai deux choses de mon passage à la direction de *V&IP* (ou *VIP*, pour « *very important publication?* » me demanda un jour Jacques Godbout, sur son meilleur ton Galarneau, à l'occasion d'une émission radiophonique. Je répondis « oui », en toute humilité, ayant aussi un ego). La première: il n'allait surtout pas de soi, à la fin des années soixante, qu'une revue (une « collection » en l'occurrence) puisse être entièrement fondée sur l'étude de la seule littérature québécoise: celle-ci contenait-elle assez de textes pour « alimenter » une revue? Tant pis, il fallait aller de l'avant, rendre justice à cette littérature et

aider à son développement en la lisant intelligemment (en toute humilité, etc.).

La deuxième s'inscrit dans le sillage de la première: je me souviens (!) de telle critique, fruit des cogitations approfondies d'un lecteur attentif à la littérature d'ici, qui se demandait, à l'occasion de la parution du numéro V ou VI de *V&IP*, si *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils ou *Picounoc le Maudit* de Pamphile LeMay pouvaient bien résister à une analyse selon les méthodes de la nouvelle critique française (introduites au Québec par André Brochu en particulier, il faut le souligner); si même il était pertinent de lire ainsi nos textes premiers et même les autres, venus après. La réponse à ces interrogations est claire aujourd'hui; mais alors, nous en étions là.

Et puis? *Voix et Images* demeure, aujourd'hui comme hier, en son présent comme en son enfance, la seule revue universitaire consacrée à la littérature québécoise. Elle s'est déjà engagée, à l'occasion de certains numéros ou de divers articles, sur la voie de lectures comparées, de lectures qui mettent le texte littéraire québécois en parallèle avec d'autres textes littéraires. Rien ne vaut, pour savoir où l'on en est et où l'on va, une bonne lecture comparée sinon une comparaison attentive des «modèles». Ou la lecture de soi-même par d'autres. Et comment ne pas tenir compte du fait que la littérature québécoise, dorénavant, parle selon des voix de toute provenance? Et si on lisait aussi ces lectures des textes québécois que constituent les traductions de plus en plus fréquentes de textes d'ici? Longue vie, *V&I!*

1975-1981

Lettre de Jacques Allard (Université du Québec à Montréal) à Jean-François Chassay

Cher Jean-François,

Pardon de t'avoir fait attendre. J'ai traîné, comme on dit, ne voulant guère revenir sur un passé déjà estompé. Car rappeler un anniversaire, c'est provoquer la mémoire. Mais c'est aussi, heureusement, convoquer le futur. Alors j'essaierai d'y arriver. Pas de nostalgie! as-tu dit. Tu as raison de traiter cet événement avec certaine légèreté. La complaisance dans le regret est toujours regrettable! Pas de complaisance, donc, dans les souvenirs qui m'envahissent. J'ai d'ailleurs déjà raconté, pour l'essentiel, d'où vient *Voix et Images* (*Traverses*, Boréal, 1991). Mais puisque ton invitation suppose une réponse à la question implicite: que fêtera-t-on en 1999-2000? je tâcherai d'y répondre succinctement. Pour moi, on fêtera, j'espère! le départ, il y a vingt-cinq ans, d'une nouvelle revue universitaire entièrement consacrée au domaine littéraire québécois.

Je l'ai préparée à partir de l'automne de 1974, à l'invitation pressante de Renald Bérubé et de Thomas Déri. Et l'ai conçue à partir de la revue de professeurs et d'écrivains que Renald avait généreusement développée en transformant une collection d'études que j'avais baptisée et commencée à publier en 1967. Et c'est aux journées d'étude de notre Département tenues au Chanteclerc, du 28 au 30 avril 1975, que le projet déjà en marche (le manuscrit du n° 1 avait été déposé le 15) fut dûment approuvé et entériné. J'ai alors réussi à convaincre les collègues (surtout le cher Henri-Paul Jacques) d'accepter que la revue soit *sous l'égide* et non sous la dépendance du Département. (Alors, Jean-François, tu sais pourquoi tu n'as pas de rapport annuel à faire à tes collègues. En faire aux subventionneurs te suffit, n'est-ce pas?)

C'est de cette double décision, personnelle et collective, dont ce sera pour moi l'anniversaire. En ce qui me concerne, après

l'expérience des modules *culturels* qui avaient échoué dans leur tentative de rendre *pratique* et *opératoire* le concept de *littérature*, je n'avais qu'une envie: retourner à la rédaction de ma thèse sémiotique sur le texte zolien. Je la recommençais tous les étés depuis 1970... Mais il est vrai que depuis quelques années je rééditais des textes anciens (dans «Les Cahiers du Québec», chez HMH), j'avais commencé avec *Le chevalier de Mornac* et *La terre paternelle*. Puis étaient venus *Picounoc le Maudit* et *Une de perdue deux de trouvées*. À l'été de 1974, je corrigeais les épreuves de *Pour la patrie*. Plus encore: je venais de retourner à l'enseignement des études québécoises, c'était à l'Université de Toronto (à l'invitation de David Hayne et Réjean Robidoux), au printemps de 1974. Notre domaine connaissait alors un développement considérable, même à Toronto (Janet Paterson y faisait alors sa maîtrise). Mais pour beaucoup de professeurs d'études françaises, les études québécoises restaient toujours à légitimer. *Voix et images/... Études québécoises* avait donc une mission. Et moi de même!

Aujourd'hui, l'a-t-elle toujours? Oui, de toute évidence. Et demain? Sans doute, mais il me semble que notre revue se trouve à un point tournant. Celui de son internationalisation. Je ne voudrais pas, en terminant, jouer de la scie mondialiste, mais je crois profondément que le destin de notre littérature passe plus que jamais par le lectorat étranger. Tu sais comme moi à quel point celui du Québec est peureux et mouton à l'égard des œuvres du cru: une consécration à l'étranger a toujours ici un effet magique. J'y crois d'autant plus en ces temps où l'expression nationale doit affronter plus que jamais la concurrence.

Je ne sais guère quelles formes cette internationalisation prendra, mais elles seront nécessairement plurielles, de toute évidence multimédiatiques, comme nous en avons discuté lors de notre récente réunion. Mais c'est une autre nécessité qui me préoccupe: celle d'avoir davantage de collaborateurs étrangers. Parfois, je rêve d'une association internationale de québécois littéraires dont *Voix et Images/... Littérature québécoise* serait aussi l'organe. Après la légitimité, la continuité. Voilà ce qu'il faudra défendre. Cela me rappelle d'ailleurs quelque chose. Il est vrai qu'on ne saurait défendre toujours la précarité même si elle est souvent créatrice. Qu'en dis-tu?

Bonne continuité, donc. En toute amitié.

Jacques

1981-1985

Le dirais-je ?

André Vanasse, Université du Québec à Montréal

Le dirais-je? Ce n'est pas de gaieté de cœur que j'ai accepté de prendre la direction de la revue *Voix et Images* en 1981. Non pas que cette revue ne me plût pas. En fait, ce serait plutôt le contraire : je la jugeais absolument essentielle pour le rayonnement de la littérature québécoise et, de ce point de vue, je considérais que Jacques Allard, le directeur sortant, avait fait un travail admirable à l'extérieur de nos frontières.

Mais le magazine *Lettres québécoises*, fondé en 1976 par Adrien Thério, avait acquis ses lettres de noblesse dans le domaine de la littérature québécoise, et j'y étais totalement impliqué. Adrien Thério m'avait demandé de le seconder et j'avoue que j'y prenais un immense plaisir. J'étais surtout fier d'avoir décuplé, en l'espace d'à peine deux ans, les ventes d'annonces commerciales, moi qui n'avais jamais accompli ce genre de travail de toute mon existence. Et même si *Lettres québécoises* faisait souvent l'objet de critiques à propos de sa piètre qualité visuelle, il n'empêche que les collaborateurs étaient de première classe. Je me souviens des très beaux textes signés par Gabrielle Poulin et Pierre Nepveu. Et puis, c'était un travail simple : les chroniqueurs étaient fidèles au poste, le reste — incluant les ventes d'espaces publicitaires — se faisait naturellement.

De son côté, Jacques Allard insistait. Il voulait quitter la direction après plusieurs années de bons services. Il avait fait le tour du jardin. À plusieurs reprises, il avait proposé le poste aux collègues qu'il jugeait aptes à le remplir. À Noël Audet, à André Belleau, entre autres, qui avaient décliné son offre. Moi aussi du reste! Tous jugeaient la tâche énorme et estimaient que le temps pris à diriger la revue le serait au détriment de leurs propres recherches. Or, nous étions — et sommes toujours, que je sache — à l'ère du *publish or perish*...

C'est par ruse que Jacques Allard me fit changer d'avis. Il m'invita à dîner pour m'annoncer que, faute de trouver un directeur parmi les siens, il avait décidé de tâter le terrain du côté de l'Université de Montréal. À cette annonce, mon cœur ne fit qu'un bond: c'était un sacrilège! Fondée à l'UQAM, cette revue devait y rester.

J'acceptai sur-le-champ de prendre la direction. Par le fait même, je fus placé dans l'obligation de quitter mon poste d'adjoint au directeur que j'occupais à la revue *Lettres québécoises*. Bien sûr, il fallut un certain temps avant que tout cela se réalise et je me rappelle qu'un journaliste, fort impliqué dans le milieu littéraire, me fit une colère monstre à propos de mon insatiable ambition. Selon lui, j'avais tout fait pour mettre la main sur les deux seules revues entièrement consacrées au rayonnement de la littérature québécoise. J'étais bouche bée. J'essayais de le convaincre que c'était le contraire de l'ambition qui m'avait incité à prendre la direction de *Voix et Images*, sans succès. Je suis du reste convaincu qu'il se félicite encore de sa sortie contre moi: n'avais-je pas démissionné de la revue *Lettres québécoises* pour enfin laisser la place à quelqu'un d'autre?

De mon passage à *Voix et Images*, j'ai retenu au moins cette leçon que la perception que les uns et les autres se font de leurs collègues ne correspond pas toujours, loin de là, à leurs intentions profondes.

En ce qui concerne mon passage à *Voix et Images*, je dirai honnêtement que mon travail a surtout consisté à poursuivre l'œuvre accomplie par Jacques Allard. C'est lui qui avait dessiné, après bien des essais, le modèle qu'on lui connaît: dossier, études, chroniques. Pour ma part, je ne jugeais pas utile de changer la formule. Je me contentai donc de faire appel à de nouveaux chroniqueurs (à ce titre, André Brochu fit un travail remarquable pour la chronique «Poésie») et de préparer les dossiers pour chaque parution.

À mon crédit, deux ou trois choses: d'abord une certaine ouverture à l'Autre. Par exemple, des dossiers sur Naïm Kattan, sur Monique Bosco, sur la littérature canadienne-anglaise...; ensuite, un record qui, à ma connaissance, n'a jamais été dépassé: faire grimper les abonnements au-delà de 600. Dans cette tâche, j'ai bénéficié du support enthousiaste de Pierre Gingras et de Micheline Cartier du Service des publications. Ces derniers

faisaient un travail remarquable, avec humour en plus. C'était un plaisir de travailler avec eux. Nous tentions toutes sortes d'expériences pour faire grimper le nombre de nos abonnés. Nous réussissions assez souvent... Finalement, le test de l'électronique à une époque où cela n'était pas évident.

En 1985, après quatre ans de loyaux services, je quittais mon poste pour aller occuper celui de directeur de collection (puis, par la suite, de directeur littéraire) chez Québec Amérique. J'avais appris beaucoup. J'avais vécu de beaux moments (partagé de bons repas aussi avec les membres du comité de rédaction que je salue au passage!), mais aussi un certain nombre de déboires (entre autres avec mes secrétaires à la rédaction qui m'en ont fait voir de toutes les couleurs...). En somme, j'étais assez satisfait du travail accompli. Mais d'autres défis m'attendaient qu'il me plaisait de relever.

Depuis, je n'ai pas arrêté. Le monde de l'édition me fascine toujours et j'en suis ravi. J'espère du reste continuer encore longtemps, même si je vois bien que le temps est de plus en plus derrière moi. La preuve? On me demande de raconter mes souvenirs!

1986-1988

Souvenirs du premier « néo » égaré dans le bastion des Lettres québécoises, au mitan des années quatre-vingt

Du **32** au **39**: Bernard Andrès, Université du Québec
à Montréal

Venu enseigner le Nouveau Roman à l'UQAM, il se découvre des affinités avec les premiers romans québécois, et, de fil en fleur de lys, le voilà publiant sur Lacombe, Tardivel, le pamphlet ou le théâtre québécois. *Voix et Images* accueille ses premiers textes et, d'article en chronique, le voilà au comité de rédaction, pour, bientôt, prendre la relève d'André Vanasse. Plein d'idées novatrices, pense-t-il un peu naïvement dans son premier avant-propos. Maquette, logo, *look*, protocole et politique éditoriale: tout doit changer... dans la continuité, bien sûr (question de ménager les «vieux routiers»). Plus d'auteurs moins consacrés, de jeunes chercheurs, mise à jour des théories littéraires, ouverture au comparatisme transaméricain, annonce d'un prochain colloque sur les revues, en route vers de nouvelles aventures (et allez donc!). Il n'est pas jusqu'à la création d'une nouvelle structure éditoriale qui ne sente la jeunesse piaffante et délirante du dénommé Andrès: désormais, un «Conseil» de rédaction chapeautera — de loin — le «Comité» de rédaction qui, lui, gèrera au jour le jour la cuisine éditoriale. À ce Conseil sont «mutés» les fondateurs et plus anciens collaborateurs (ces mêmes «sages» que rejoindra bientôt l'impudent!). Et le Comité, lui, de se doter d'une deuxième femme (Patricia Smart s'ajoute à Lucie Robert, arrivée, elle, trois ans plus tôt). Avec la complicité de Pascale Noizet, nouvelle secrétaire à la rédaction et, bientôt, de Suzanne Lamy à la chronique «Revue des revues», vogue la galère!

Comme si les déclarations d'intention ne suffisaient point, *Voix et Images* nouvelle manière prend date en effaçant la tomatison (volume XI, numéro 2): celle-ci est troquée contre une numérotation dont l'italique relance en gras le sous-titre à présent sur-marqué: *Littérature québécoise*. En travers de ce «premier» numéro **32**, le rappel aussi insistant d'une longévité qui n'en finit plus de s'étirer: «10 ANS ET PLUS... » Dix ans depuis la dernière modification de la maquette sous la houlette de Jacques Allard qui avait, lui, instauré sous couverture grise la périodicité de *V & I*. Du gris plombé, on passe au blanc tramé où dansera dorénavant la couleur deux tons (que Lucie Robert conduira plus tard vers la polychromie). Les **38** et **39** rompront encore avec la sage maquette en zébrant dans le rouge bordeaux («Des Roches») ou en basculant dans le noir («Kerouac»).

Pour revenir à la maquette du **32**, on substitue au traditionnel portrait pleine page de l'auteur la photo en pied d'un poète en marche: Michel van Schendel (combien de fois ce dernier a-t-il dû, en studio, s'élancer vers la caméra d'Andrès, l'air conquérant, avant qu'un bon cliché l'immortalise enfin, sourire vedette, bon pied bon œil, en cet hiver de 1986?). À la suite du dossier MVS, Pierre Hébert y allait d'une étude sur la «littérature canadienne-française» (*sic*) en France au XIX^e siècle. Aussi pillait-on allègrement les culs-de-lampe de la *Revue canadienne* pour ponctuer, non sans malice, les savants et théoriques articles du volume. De la nature morte néoclassique au ciboire ciselé, sans oublier les gravures et frontispices d'époque, toute une iconographie désuète agrémentait en contrepoint le sérieux des articles (comment pontifier entre des angelots rebondis et trompettants et le vol d'un archange illustrant la *Lettre aérienne* de Nicole Brossard?). Ainsi s'instaurait, l'espace de quelques livraisons, la tradition du cul-de-lampe.

C'était ensuite le **33** et son dossier Yolande Villemaire. *Damned!* L'auteure de la *Constellation du Cygne* signait et persistait à propos d'Adolf! Allions-nous, Lucie, publier cette entrevue sur une œuvre où, dans une vision «flyée» de la réincarnation hitlérienné, on excusait presque les fureurs du Führer? Une mise au point de la direction suffirait-elle à dissiper ce malaise sur lequel Suzanne Lamy reviendrait longuement dans un texte posthume? Respecter l'imaginaire créateur de Villemaire ou censurer de telles divagations? Non pas: cela parut tel quel, au risque (entre autres) que *Liberté* nous fit encore «légitime offense»

(comme pour le dossier *BJ/NBJ* de l'hiver de 1985)... ou que notre Lise nationale se mît en devoir de renchérir sur Larose... Mais la réflexion critique sur la responsabilité de l'écrivain(e) face à l'Histoire et à ses représentations n'eut pas lieu publiquement.

Puis, un numéro chasse l'autre, et le **34** remplissait la promesse comparatiste avec un dossier Québec-Amérique latine entrelardé de culs-de-lampe d'inspiration olmèque tirés du Codex Laud. On y faisait, actualité oblige, le deuil d'André Belleau qui se fût, à coup sûr, réjoui de ces croisements entre Brésil, Mexique, Argentine et Québec. Belleau, lui, avait depuis longtemps déjà posé un regard bien *continental* sur les lettres québécoises. Dans le même numéro, Suzanne Lamy produisait ici sa première chronique avec de décapantes affirmations qui allaient donner le ton : « Il n'y a aucune obligation à écrire et ce qui est paraphrase de paraphrase n'aurait pas dû atteindre le noir de l'imprimé. » Ou encore, cette position de principe : « Ne pas éprouver la moindre gêne à abandonner tout écrit qui, tout en étant savant, reste englué dans une rebutante lourdeur. » La livraison suivante allait, elle aussi, faire le point sur la recherche universitaire. Le colloque de mars 1986 y nichait ses Actes, à la suite du dossier sur Jacques Brault, réalisé par André Brochu. Inédits du poète, études sur son œuvre et, tout au long de ce **35**, les énigmatiques monotypes du prix David 1986. À l'heure où les revues universitaires voyaient le couperet tomber sur les subventions et où, de toutes parts, on leur clamait « Fusionnez ou disparaissez ! », *Voix & Images* invitait ses consœurs à défendre bec et ongles le droit à la différence. Certes, notre publication n'était pas la seule à œuvrer en québécois, mais elle s'y tenait exclusivement et son créneau n'était point un ghetto. *Études françaises* et *Études littéraires* avaient aussi leur place et notre cohabitation témoignait assez de recherches complémentaires. Seule publication alors présente et depuis disparue de la carte : la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*... Fait notable à propos de ce **V&I-35**, il était épuisé trois mois plus tard et aussitôt réédité, comme ce fut alors le cas pour d'anciennes livraisons épuisées (les numéros portant sur Godbout, Thériault et Tremblay).

Tout aussi populaire que ces derniers auteurs, Yves Beauchemin avait droit à son dossier au printemps de 1987 (merci, Lacroix). Si, pour d'obscuras raisons, nous n'obtenions pas le droit de publier un extrait du prochain roman de l'auteur (une page blanche marquant l'inédit de *Juliette Pomerleau*), du moins

ce 36 permettait-il d'aborder un phénomène littéraire québécois fort négligé jusque-là dans *V&I* : les textes de grande diffusion. *Le matou*, bien sûr, mais aussi des œuvres de Ringuet, de Tremblay et de Francine Noël. Absente de ce numéro : Suzanne Lamy. La grande et redoutable amie des lettres québécoises venait de s'éteindre. Le *V&I* suivant lui consacrerait un dossier, sous la houlette d'Andrée Yanacopoulo. On y lirait aussi cet article posthume où, par-delà la mort, Suzanne, toujours rebelle, fustigeait la *Constellation du Cygne* au nom du féminisme tout autant que de l'Histoire.

Si sensible au tragique des situations, l'auteure de *La convention* aurait aussi pu rire de ces rituels de l'édition, toujours prompte à commémorer, on l'a vu, sa longévité. *V&I* n'est pas exempte de ces travers, ni en 1999 ni cette année-là où Suzanne disparaissait/apparaissait dans le numéro 37. Qu'eût-elle dit de cette pratique où, cinq numéros seulement après avoir fêté ses dix ans (dans le 32), *V&I* commémorait allègrement ses... vingt ans! Par un savoureux illogisme dont l'équipe d'alors n'eut probablement pas conscience (?), *V&I* avait retrouvé ses ancêtres « du pays »... et gagné dix berges en deux ans.

- Saviez-vous bien compter, gens du pays, de la voix et des images?
- Ou étiez-vous déjà lancé vers d'autres coups éditoriaux, comme ce dossier « Roger Des Roches » ou cet autre « Jack Kerouac »?
- Des Roches! N'était-ce pas pour payer un tribut à la « relève » ou pour encenser les *Herbes rouges*, après avoir lustré la *NBJ*?
- Point du tout, répond l'autre: si on « légitime » à présent Des Roches, c'est... qu'André Gervais a bien vendu son dossier.
- Ah non, Bernard Andrès, qu'est-ce que c'est que cette façon de se distancier des auteurs que vous couvrez? Après Villemaire, Des Roches?
- Nenni, répliquait encore le néo de service: j'en fais autant avec ceux que nous ne couvrons pas. Voyez tous ceux et celles qui, dûment inscrit-e-s à l'UNEQ et s'illustrant dans les protos et postmodernités, n'ont fait l'objet d'aucune autre mention dans *V&I* que cette perfide allusion dans

l'avant-propos du **38** sur «les coupables lacunes de notre politique éditoriale».

- C'est, Monsieur, se moquer du Texte et de la Barre Oblique!
- C'est mépriser la vraie Relève!
- Ou la chercher, Monsieur, à l'étranger: comment justifier ce «Kerouac» en votre fin de mandat?
- Ou ce pétage de bretelles, dans le **39**, à propos des trois prix obtenus par la revue en 1988?
- Eût-il fallu les taire, Messieurs, et taire aussi ce que doit la *Beat Generation* au Franco-Américain Jean-Louis Lebris de Kerouac? Qui d'autre que feu l'ami Poteet pouvait monter un pareil dossier, alors même que Patrick Straram tirait sa révérence (avec un coup de chapeau dans le même *V&I*)?

Ainsi dérive et délire sur commande, onze ans plus tard, l'ex et bien moins fringant directeur de l'époque en se remémorant ces huit numéros, ces quatre rééditions et l'Index hors-série préparé par Pierre Hébert et Jacques Cotnam. Trois années de réel plaisir éditorial, malgré tout, oui. Un départ en douce, sous couvert de congé sabbatique. Et la patate chaude à Lucie, à d'autres, à d'autres encore... Merci.

Un actuel sénateur du Conseil de rédaction

1988-1992

La femme-alibi

Lucie Robert, Université du Québec à Montréal

*à Marion et à Jérémie,
qui vont avoir neuf ans
au cours du volume XXV.*

Je suis entrée à *Voix et Images* à l'automne de 1981 avec le triple mandat de dé-uqamiser, de rajeunir et de féminiser le comité de rédaction de la revue que dirigeait alors André Vanasse. À cette époque, j'étais une jeune chercheuse à l'emploi du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* à l'Université Laval et je rédigeais paresseusement ma thèse de doctorat en attendant que quelque poste se libère quelque part. Je me rappelle avoir été pour le moins étonnée, mais aussi flattée, de son appel.

Ai-je réalisé ce mandat? Les susceptibilités étant ce qu'elles sont, toutes les féministes savent qu'on ne peut pas rajeunir et féminiser une institution en même temps. D'autant que le temps joue toujours contre nous: j'ai vieilli avec *Voix et Images*, jusqu'à en devenir la première directrice, puis la première sénatrice. Quant à dé-uqamiser, ce fut mon grand échec puisque je suis moi-même entrée au Département d'études littéraires de l'UQAM à l'automne de 1986, rompant quelques années le délicat équilibre d'un comité de rédaction normalement à moitié composé de membres externes à cette université.

En réalité, la féminisation de la revue a été entreprise par Vanasse qui, sensible aux pressions du milieu, m'a non seulement invitée à faire partie du comité de rédaction, mais confié la préparation du dossier sur Madeleine Gagnon (automne 1982), puis celui sur Yolande Villemaire (printemps 1986). Le directeur suivant, Bernard Andrès, a convaincu Patricia Smart de se joindre au comité de rédaction (automne 1986) et a inauguré la pratique d'avoir au moins un dossier consacré à une écrivaine chaque

année. On le voit, la féminisation de la revue a été engagée par les deux directeurs qui m'ont précédée. Je n'ai eu, en quelque sorte, qu'à poursuivre le mouvement, à en retirer les bénéfices symboliques et à en subir les conséquences. À peine installée, il a fallu apprendre à gérer les congés de maternité (celui de la secrétaire à la rédaction, puis le mien) et les microbes que les enfants rapportaient à la maison. Entre deux rhumes, nous assurions la production normale de la revue, n'arrivant jamais véritablement à formuler de nouveaux projets.

Si mon entrée à la direction de la revue a suscité quelque remous, ce n'est pas parce que j'étais une femme (du moins pas principalement), mais parce que je représentais une nouvelle génération de chercheurs en littérature québécoise, de même que j'avais représenté (avec quelques autres) une nouvelle génération de professeurs au Département. Je n'étais plus si jeune, à peine plus que ne l'était Jacques Allard quand il a fondé *Voix et Images*. Mais les universités québécoises sortaient de plusieurs années difficiles au cours desquelles il n'y avait eu pour ainsi dire aucune nouvelle embauche; alors que les Départements avaient souhaité un peu d'air frais, il s'y engouffrait une véritable bourrasque. À la revue même, Bernard Andrès laissait en héritage un comité de rédaction presque entièrement renouvelé. On a peut-être craint quelque temps que la nouvelle garde, bardée de diplômés, de bourses et de subventions, formée au travail en équipe, dotée de dossiers de publications imprenables, ne bousculât trop violemment la tradition.

Peut-être y avait-il encore de cette inquiétude quand parut le premier numéro de mon mandat, le très controversé «France Théoret» (automne 1988). Avait-on remarqué du même coup que le numéro, sous la responsabilité de Patricia Smart, avait été rédigé entièrement par des femmes et supervisé par un comité de rédaction qui, avec l'arrivée de Louise Dupré, était devenu à moitié féministe? On le voit, la révolution radicale à *Voix et Images* n'a pas eu lieu, même si on l'a craint de nouveau à la parution du dossier «Jovette Marchessault» (hiver 1991), qui introduisait la critique féministe «nouvel âge» sous la plume de Gloria Orensetin. Agnès Whitfield avait alors remplacé Patricia Smart. Cette révolution radicale n'était pas destinée à être. On entre à *Voix et Images* comme dans *Angéline de Montbrun*, c'est-à-dire, selon le mot de Henri-Raymond Casgrain, comme dans une église, avec une certaine vénération pour le travail accompli

et avec l'intention ferme de conserver la qualité et le sérieux qui représentent la valeur de la revue.

En revanche, la revue devait devenir un lieu de publication important pour la recherche subventionnée de manière à assurer son statut de revue savante dans un milieu qui connaissait alors, pour le meilleur ou pour le pire, un certain bouleversement organisationnel. Et il fallait le faire sans renoncer au rôle d'animation que le comité de rédaction a toujours tenu à jouer. Il fallait non seulement recevoir mais susciter les articles et propositions; non seulement suivre mais orienter la recherche. Le dossier suivant, le très sérieux numéro sur «L'édition littéraire au Québec» (hiver 1989), a fait retomber la poussière tout doucement. Et pourtant, si un dossier marque une nouvelle façon de concevoir le travail de la revue, c'est bien celui-là, le premier des dossiers préparés par un groupe de recherche subventionné. Dans ce cas, la résistance est venue du comité de rédaction lui-même plutôt que des anciens, et nous avons rapidement convenu de limiter ce type de dossier à un par année pour conserver les numéros d'auteurs, nos meilleurs vendeurs.

Si j'ai toujours aimé travailler avec les auteurs, choisir les études, monter les dossiers, j'ai toujours détesté ce qui concerne la mise en marché (organiser des lancements et des campagnes de publicité, négocier des droits de reproduction pour les illustrations, discuter des modalités d'impression). Pendant tout mon mandat, le Bureau de direction a, à ce propos, fait preuve d'un dynamisme parfois épuisant. Alors que je me serais volontiers contentée d'assurer la continuité au plan scientifique d'une revue parfaitement ennuyeuse au plan visuel, Hélène Girard, Josée Tétreault et Ghislaine Théberge, les trois secrétaires qui se sont succédé à la rédaction, et Régis Normandeau, alors assistant à la production, m'ont constamment forcée hors de mes retranchements, en me poussant à réaliser des campagnes d'abonnement et de publicité et en procédant, presque à mon corps défendant, au «lifting» de la revue. C'est d'abord à eux que les lecteurs doivent la première couverture en couleurs, — le magnifique portrait de Gabrielle Roy par Jean-Paul Lemieux (printemps 1989) —, puis, à l'occasion du numéro 50 («L'âge de la critique, 1920-1940», hiver 1992), la présentation entièrement renouvelée (police, logo, mise en pages, couverture) et l'introduction des résumés d'articles et des notes biobibliographiques. Le résultat en valait la peine et ils ont eu raison d'insister.

En plus d'être la première femme à toutes les instances, j'ai été parmi les plus tenaces, ayant fait partie du comité de rédaction pendant dix ans, dont quatre comme directrice. Parce que j'y avais fait mes classes, ayant été aussi la plus jeune, c'est *Voix et Images* qui avait établi ma crédibilité de chercheuse au plan international et non l'inverse. Il me restait encore à faire mes preuves, sans appui institutionnel. J'ai bien senti la lassitude au retour de mon congé de maternité au cours duquel Jacques Pelletier avait assuré l'intérim. Je n'ai à peu près aucune mémoire de cette dernière année, hormis la préparation du numéro 50. Par la suite, j'ai mis plusieurs années à me laisser convaincre d'être plus qu'une femme-alibi au conseil de rédaction et à y siéger de temps à autre. On ne quitte pas *Voix et Images* comme on veut. Il y a toujours un article ou un dossier à évaluer, une chronique à rédiger, une demande de subvention à relire. On y revient, mais sans nostalgie... et pas trop souvent.

1992-1995

Continuité... et innovation

Jacques Pelletier, Université du Québec à Montréal

Je suis devenu directeur de *Voix et Images* tout naturellement en quelque sorte, sans désir et sans mérite particuliers. Je faisais partie du comité de rédaction depuis quelques années, j'avais été un temps responsable de la chronique «Essais», j'avais préparé quelques «Dossiers» (sur Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Ferron, André Major, François Charron); le moment était venu pour moi soit de partir pour faire place à la relève, soit d'accepter ce mandat.

La situation se présentait alors — en juin 1992 — sous des auspices plus que favorables, tant sur le plan financier qu'éditorial. La revue disposait en effet d'un surplus budgétaire d'environ 20 000 \$, ce qui lui assurait une marge de manœuvre confortable. Sur le plan éditorial, la politique de *Voix et Images* était également définie de manière précise et la programmation de l'année 1992-1993 nettement établie en ce qui concerne à tout le moins les «Dossiers». Il s'agissait donc d'abord, sinon essentiellement, de reprendre cet «héritage» et de le faire fructifier.

Je me suis donc inscrit dans les traces de celle qui m'avait précédé, Lucie Robert, tout en apportant certains changements dont les suivants m'apparaissent dignes d'être rappelés :

1° augmentation substantielle de la taille, du volume des numéros (avant 1992, on publiait deux numéros de 160 pages et un numéro de 208 pages; sous mon mandat, ils ont toujours comporté au moins 208 pages et souvent beaucoup plus, jusqu'à 260 pages à l'occasion). Deux facteurs expliquent cette augmentation significative: la production de «Dossiers» de plus en plus denses, étoffés, substantiels, ainsi que l'expansion de la section «Chroniques» (ajout de nouvelles rubriques; pratique des «Chroniques» de plus en plus sous forme de notes critiques développées, voire d'articles);

2° création de nouvelles chroniques et réactivation d'anciennes devenues somnolentes au cours des années précédentes: c'est ainsi que Bernard Andrès relança avec enthousiasme la chronique « Recherche », et que Pierre Hébert et Lori Saint-Martin prirent en charge les chroniques « Revue des revues » et « Féminismes », élargissant ainsi considérablement le champ d'expertise de la revue;

3° sur le plan organisationnel, qui n'est pas négligeable dans la vie d'une revue, modification du protocole d'évaluation des articles à partir d'une étude des protocoles existants dans des revues du même type que *Voix et Images*; ce nouveau protocole, plus précis et inévitablement plus rigide que le précédent, s'est révélé un instrument très efficace dans les décisions, parfois difficiles à prendre devant certaines offres de collaboration: il a servi de guillotine, tranchante mais équitable!

À la fin de mon mandat, au printemps de 1995, la marge financière de la revue avait fondu comme neige au soleil, s'établissant à un modeste surplus de 3 000 \$. Certaines mauvaises langues ont laissé entendre que cela était dû à la prodigalité du directeur qui, comme on ne le sait peut-être pas, aime la bonne bouffe et les grandes bouteilles! L'anecdote est plaisante, elle n'est d'ailleurs pas fausse, mais elle ne saurait tout de même rendre compte de l'écart qui s'expliquait essentiellement par la hausse des coûts de production (papier et frais d'impression) et le tassement des subventions, le rouleau compresseur des compressions étant passé là comme ailleurs, appelant mes successeurs à faire preuve de vigilance.

Tout bien considéré, j'ai connu un mandat particulièrement agréable. J'ai dirigé et animé la revue dans un climat d'effervescence chaleureuse, grâce notamment à la collaboration à la fois sérieuse — quand il le fallait! — et détendue, amicale, des membres du comité de rédaction et des « employés » de la revue avec qui, je m'en confesse, je me suis beaucoup amusé, en particulier au cours des longues journées de « montage » chez Régis Normandeau où la dernière relecture de certains textes, au ton parfois empesé et sentencieux — je ne donnerai pas de noms, qu'on se rassure! —, nous faisait éclater de rire...

Comme tout directeur j'imagine, j'ai eu à gérer quelques « patates chaudes ». Quand je suis entré en fonction par exemple, le dossier « Écritures masculines » était en préparation et ça ne

m'inspirait guère pour un numéro inaugural, le concept même d'«écriture masculine», pensé en conjonction bien sûr avec celui d'«écriture féminine», me paraissant, sinon franchement douteux, à tout le moins fort problématique. De même, je n'avais pas accepté sans réticence le projet d'un dossier sur Lionel Groulx, n'ayant pas d'affection particulière pour le chanoine et ce qu'il représente. J'avais fini par me rallier à cette proposition dans la mesure où il s'agissait d'analyser l'œuvre de «l'écrivain» Groulx et où la perspective proposée par Pierre Hébert me paraissait idéologiquement non attaquable. Dans les faits, ni l'un ni l'autre de ces dossiers n'a posé de véritables problèmes, mais disons qu'ils m'ont procuré durant un moment une certaine émotion !

Artisanale au début, et dans le meilleur sens de l'expression, la revue s'est professionnalisée et institutionnalisée au cours des années précédant et suivant mon mandat. Les «Dossiers» sont de plus en plus substantiels, aspirant à l'exhaustivité, les «Chroniques» ont été multipliées pour rendre compte de l'ensemble de la production, les «Études» sont publiées à la suite d'un processus d'évaluation exigeant, recourant aux critères disciplinaires les plus élevés — ce qui est fort louable —, mais laissant peu de place à la réflexion libre et à l'écriture «inspirée». Cela me paraît moins réjouissant, et si j'avais un «vœu» à formuler à titre d'«ancien» forcément un peu dépassé, ce serait que la revue se montre de nouveau plus accueillante à de tels textes qui la rendraient peut-être plus vivante et alerte sans compromettre son nécessaire professionnalisme académique.

1995-1998

Une affaire de plumeau

Louise Dupré, Université du Québec à Montréal

De juin 1995 à juin 1998. Trois ans. Neuf numéros, 1 896 pages. Voilà ce qui me vient d'abord à l'esprit au moment de rédiger ce court bilan de mon mandat comme directrice de *Voix et Images*. Je savais exactement dans quoi je m'engageais. J'étais membre du comité de rédaction de la revue depuis 1988. De 1981 à 1984, j'avais fait partie du collectif des Éditions du remue-ménage. C'est dire que je connaissais bien les rouages de l'édition. Textes acceptés, refusés, textes à corriger, révision, montage, relations avec les imprimeurs, le distributeur, publicité, nécessité de maintenir le lectorat, et puis les multiples facettes de ce que je me contenterai d'appeler ici le dossier « argent ».

Diriger une revue, comme une maison d'édition, est un travail qui se fait au jour le jour, dans l'ombre. C'est sa définition. Si le travail est bien fait, il ne paraît pas. On commence à le voir quand se multiplient les erreurs : coquilles, erreurs de montage, de graphisme, de distribution, mauvaises décisions financières, etc. Vous me permettez la comparaison : c'est comme l'entretien d'une maison. On remarque que le plumeau n'a pas été passé seulement si l'on voit de la poussière sur les meubles... Mais on oublie tout le travail quand un nouveau numéro paraît. C'est la fête, on le regarde, on le palpe, on relit les textes comme si on ne les avait jamais lus auparavant.

Le plus intéressant dans le travail d'édition ? Le rapport avec les autres. L'expérience pourrait être créditée dans un baccalauréat en relations humaines. En effet, on a affaire aux membres du comité de rédaction, à la secrétaire de rédaction, au monteur, puis aux responsables des dossiers et aux auteurs. À la fin d'un mandat, il y a inévitablement eu des heurts, et pourtant il s'est créé des amitiés, on promet de se revoir. Mais le temps manque à tout le monde, on se contente de se saluer quand on se rencontre, lors d'un lancement, ou dans un corridor. Le plus difficile ? Apprendre

à déléguer... c'est si décevant de trouver des fautes dans les textes qu'on publie. Moi, en tout cas, rien ne m'atteint autant que lorsque je publie un texte en ayant l'impression que le travail de révision n'a pas été bien fait, qu'il reste des erreurs, voire qu'on en a créé là où il n'y en avait pas. Il faut déléguer mais en jouant le rôle de troisième œil, en revoyant tout à tête reposée. Les différentes étapes du processus éditorial nécessitent une minutie constante, ce qui implique plusieurs lectures...

Un peu d'envergure, tout de même! Quand j'aligne les neuf numéros publiés durant mon mandat, je ne suis pas mécontente. De bonnes études, de belles chroniques, des dossiers variés, portant sur des thématiques qui n'avaient pas été abordées jusqu'ici, ou sur des auteurs de générations différentes, d'esthétiques différentes: Gilles Hénault par exemple, Henri-Raymond Casgrain, Suzanne Jacob, Madeleine Ouellette-Michalska. Mais restons modeste: tous les dossiers sont acceptés par le comité de rédaction. La tradition à *Voix et Images* veut que celui-ci joue pleinement son rôle. Et je suis parfaitement d'accord avec cet état de fait. Voilà sans doute pourquoi la revue a connu une étonnante continuité depuis sa fondation.

Une seule blessure durant mon mandat: les baisses de subventions. Celle du FCAR, tout particulièrement, me remonte dans la gorge, peut-être à cause des sommes qui ont été dépensées cette année pour le Printemps du Québec à Paris. On pourrait me répondre qu'il ne s'agit pas des mêmes enveloppes budgétaires. Je rétorquerais que *Voix et Images* est la seule revue universitaire entièrement consacrée à la littérature québécoise. Qu'elle est diffusée auprès d'un grand nombre de chercheurs au Canada anglais. Qu'elle est très présente dans les universités des États-Unis et d'Europe. Qu'elle participe au développement de la littérature québécoise à l'extérieur du Québec: si on veut faire connaître la littérature québécoise *all around the world*, il y aurait lieu pour les organismes gouvernementaux de faire une réflexion sur l'importance des revues universitaires dans la diffusion de la culture. En effet, le long terme, qu'on le reconnaisse ou non, passe souvent par l'université, qui forme des étudiants qui deviendront des multiplicateurs: chercheurs, professeurs, journalistes, agents culturels à l'étranger, etc. Il faut investir dans les revues savantes même si elles n'ont pas une grande visibilité sur la scène publique...

Mais en ces mois où l'on s'apprête à sabler le champagne pour mieux enjamber le nouveau millénaire, je ne me laisserai

pas aller à l'amertume... *Voix et Images* se porte bien, merci, les numéros de la dernière année sont particulièrement intéressants, c'est une revue à laquelle je continue de croire. Voilà l'important.